

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 3 (1865)
Heft: 14

Artikel: Les bottes de Cendrillon : (5)
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-178018>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le dieu du vide a découvert ma piste ;
J'ai cru longtemps que j'en deviendrais fou,
Mais à la fin j'ai dit : Voilà le monde !
Et je l'ai pris sur un moins sombre ton :
Il fut un temps où ma bourse était ronde,
O mes amis, quand le reverra-t-on ?

Pauvres rimeurs, voici votre apanage :
Souvent couverts de longs sifflets moqueurs,
Souvent, hélas ! rien qu'un sixième étage,
Pas trop de pain et beaucoup de douleurs ;
Oh ! je le sais, la blessure est profonde,
Pas un denier sur mon pauvre horizon :
Il fut un temps où ma bourse était ronde,
O mes amis, quand le reverra-t-on ?

Vous que le sort dota de ses largesses,
Pourquoi faut-il qu'il ne m'ait rien jeté ?
Jamais pourtant je n'aurai ses caresses,
Mais quelques sous, j'aurais bien accepté ;
Oh ! ce matin, quand j'ai jeté la sonde,
Je me suis dit, en mesurant le fond :
Il fut un temps où ma bourse était ronde,
O mes amis, quand le reverra-t-on ?

Depuis longtemps la fortune s'envole,
Et chaque fois que je l'approche un peu,
Je n'ai plus rien ; la fortune est bien drôle :
Elle est de marbre et puis elle est de feu ;
Oh ! sur ses bras, malheur à qui se fonde !
N'attendons rien et nous aurons raison :
Il fut un temps où ma bourse était ronde,
O mes amis, quand le reverra-t-on ?

L. FAVRAT.

(Chansonnier de belles-lettres).

Monsu lo rédacteur,

Le vint dé sé passà on affère d'au diabblio dein nou-tron veladzo. Lo régent s'étai buetâ en tita d'atzetâ onna vatze, et l'atzeta. Mâ sta bita se trova mechina po la traire et ne savâi coumeint sein preindré po drossi stu cerf d'animau. On vesin qu'étai prau fin l'âi dese que falliâi montâ à cambelon dessus et la fère traire per sa serveinta : noutron gaillâ lo crâi. On biau demeindze matin sé met d'einveron, et por itré solido su sa bita, sé fe attatzî lé pî per dézo la panse. Quand fut bin assolidâ, sa serveinta eimpougné son seillon et sa chaula ; mâ quand le fut dézo, la vatze coumeinça à lèvà la quiûa et assomâvê lo pouro diabblio contré lé tre de l'é-trâbllic. Criâvê Nanette, dêtatze, dêtatze, et la serveinta cru que failliâi dêtatzî la vatze, sein que fe, et la vouâilê frou. Lo régent bouailâvê d'arrêtâ sa monture descin que serrâi trâu tà po lo pridze qu'allâvê senâ. Nion n'ousa l'arrêtâ ; le châuta lé zadzé, lé terraux, et nion n'a revu ni la vatze ni lo régent. Lei ia quinze dzo dé sein, et se lé dzeins dé voutra vela l'ont pâut-êtré vu passâ, priâ lé per on mot dein voutron *Conteu*

d'aveza noûtra coumechon d'ecoûlaz que ne sâ pas qu'é fère dé noûtra marmaille.

Mouvement de la population du canton en 1864.

Décès : 4754, dont 2459 du sexe masculin et 2295 du sexe féminin, parmi lesquels on en remarque 1 arrivé à l'âge de 98 ans, et deux à l'âge de 100 ans.

Mariages : 1656.

Naissances : 6027, dont 3034 du sexe masculin et 2993 du sexe féminin.

Morts-nés : 555, dont 505 légitimes et 50 illégitimes.

Parmi les naissances, on compte 5681 enfants légitimes et 546 illégitimes.

En 1865, le chiffre des décès était de 4575 ; celui des naissances de 5968, et celui des mariages de 1681.

AGRICULTURE. — Nous trouvons dans la *Ferme*, journal des campagnes, un procédé très usité en Chine pour propager les arbres à fruits sans greffe.

Quand les Chinois ont déterminé le sujet qu'ils veulent propager, ils passent au choix de ses branches et s'arrêtent ordinairement à celle dont la perte défigurera le moins l'arbre ; autour de cette branche, et aussi près du tronc que possible, ils entortillent une corde de paille couverte de bouse de vache, jusqu'à ce qu'ils aient formé un tampon ayant cinq ou six fois le diamètre de la branche ; c'est au centre de ce tampon que doivent se former les racines. — Après cette opération, les Chinois coupent l'écorce jusqu'au bois, immédiatement au-dessous du tampon, sur les deux tiers de la circonférence de la branche, puis ils suspendent à une branche supérieure et au-dessus du centre du tampon un vase percé, dans le fond, d'un trou assez petit pour ne laisser tomber que goutte à goutte l'eau dont ils l'emplissent ; cette eau sert à humecter la branche et à former les racines ; trois semaines après, le vase décollant toujours, on coupe le tiers de l'écorce qui reste et on agrandit la première incision de manière à ce qu'elle pénètre plus avant dans le bois ; vingt jours après, on refait exactement la même chose, et généralement deux mois après le commencement de l'opération, on voit les racines s'entrelacer à la surface du tampon, ce qui annonce qu'il est temps de séparer la branche du tronc ; on scie à l'endroit de l'incision afin de donner le moins d'ébranlement possible au tampon, qui est presque pourri, et on plante comme un jeune arbre.

LES BOTTES DE CENDRILLON

(5)

Devais-je attendre qu'on vint rechercher la bottine?... Était-il convenable de la porter moi-même?... Quelle fête pour moi

que de pénétrer dans le sanctuaire de Pervenche ! Mais j'avais une si grande peur d'être indiscret.... Et puis, j'ignorais si elle était rentrée....

Comme je réfléchissais à tous ces détails, Pervenche repassa rapidement devant mon échoppe, en me disant :

— Ne me rapportez pas cela maintenant.... dans deux heures.

A peine avait-elle achevé cet ordre, que déjà elle avait disparu dans la maison d'en face.

— Tiens ! me disais-je tout chagrin, pourquoi donc ce retard?... N'a-t-elle pas d'argent ? Alors, je vais courir chez elle....

— Mais si elle en attend dans deux heures, il ne faut pas blesser son amour-propre.... Attendons aussi.

Cependant elle m'avait autorisé à aller chez elle. J'allais donc voir cette retraite, que pendant longtemps l'amour avait embellie, dont la solitude devait, depuis une année, avoir fait pour elle une horrible prison, un vaste et insupportable cachot !

Un peu avant neuf heures, je la vis ressortir, avec le même paquet que j'avais remarqué le matin sous les plis de son châle. Quarante-cinq minutes s'écoulèrent ; oh ! je les ai comptées aux battements de mon cœur ! Enfin, elle reparut, allégée de son fardeau, comme toujours.

— Venez.... me dit-elle avec un geste bon et gracieux.

J'étais au premier étage en même temps que la svelte jeune fille, qui cependant avait gravi l'escalier en courant avec la légèreté d'une gazelle.

C'est là que mon vieux cœur battit !...

Nous traversâmes plusieurs pièces qui, depuis bien des mois, semblaient inhabitées, et elle m'introduisit dans sa chambre à coucher. J'entrai avec hésitation, avec respect, en saluant certes plus bas que je ne l'eusse fait devant le trône du roi le plus terrible ! La fenêtre donnait sur ce coin du balcon où elle avait vu son amant pour la dernière fois ; où moi, pour la première fois, je l'avais contemplée dans la touchante beauté de son désespoir. C'était à cette chambre, encore pleine de souvenirs du bonheur passé, que Pervenche avait borné sa demeure.

Elle jeta son châle sur la couchette, et chercha vivement dans son sac pour ne pas me faire attendre, la bonne demoiselle ! Elle était au-dessus d'une petite console. En tirant son mouchoir, quelques pièces de menue monnaie roulèrent sur le marbre ; puis un papier plié en quatre, papier grisâtre, épais, mais au travers duquel se devinent des barres et des caractères grossiers. Pervenche devint toute rouge et le resserra avec précipitation dans son sac. Il était déjà trop tard, et j'avais compris l'histoire des paquets que je voyais sortir et jamais rentrer au bras de la jeune fille. Je venais de reconnaître avec douleur un de ces papiers que, nous autres pauvres gens de la grande ville, nous connaissons si bien !...

C'était une reconnaissance du mont-de-piété !

Que de mal me fit cette triste découverte !... J'étais très-attaché à cette chère et douce enfant. Comment cela s'était-il fait ? je l'ignore ; mais elle était devenue nécessaire à mon existence. Sa pensée charmait ma vieillesse ; son souvenir était le compagnon fidèle de mon travail. Et puis, je ne vous ai pas tout dit : souvent elle jouait du piano, parfois même elle chantait vers le soir. Je passais des heures entières à l'écouter, longtemps, longtemps encore après qu'avait cessé le chant de sa voix divine et de son instrument désolé ; j'écoutais dans cette bienheureuse et naïve extase qui rend si touchants ces ouvriers, ces bons bourgeois qui jouissent, sans y rien comprendre, des talents dont ils ont gratifié leurs fils et leurs filles.

Cependant, Pervenche revenait souvent à mon échoppe. Elle sortait peu ; mais avant d'avoir recours à moi elle avait usé toute la garde-robe de ses pieds mignons. C'étaient des raccommodages impossibles, et dont je venais à bout pourtant à force de temps et de soins. Les jours où je lui rapportais quelque ouvrage me semblaient des jours de fête. Peu à peu elle m'adressa quelques mots bienveillants ; j'aurais payé chacune de ses paroles d'un mois de ma vie !

On vante la diplomatie de certains cabinets de l'Europe ! Ah !

qu'elle est loin de celle que j'employai pour lui persuader que je n'aimais pas à recevoir de petites sommes.

— C'est, lui disais-je, me rendre un service que de me payer de loin en loin, plusieurs notes à la fois. Je n'ai pas d'ordre, je dépense tout au cabaret ; ne me donnez pas d'argent, je vous en prie, mademoiselle. Je lui disais cela, monsieur, moi, moi qui ne bois que de l'eau !

Un jour, j'allais lui remettre une paire de bottines qui n'existaient plus que par artifice et par magie. Je sonnai, on ne répondit pas. Deux ou trois autres tentatives obtinrent le même résultat. J'essayai de tourner le bouton de la serrure, la porte s'ouvrit. Je traversai toutes les chambres en frappant successivement à chaque porte, et sans que personne ne donnât signe de vie.... Enfin, j'arrivai à la chambre à coucher.

— Entrez ! me dit une voix faible et éteinte.

J'entrai d'un bond dans la chambre. Un triste pressentiment m'avait serré le cœur ! Pervenche était couchée dans son petit lit blanc.... Sa pâleur m'épouvanta.... La mort semblait avoir déjà touché ce front de dix-sept ans.

— Pardon ! murmura-t-elle, pardon !... depuis deux jours je suis souffrante et je ne me suis pas levée.... Vous allez me prendre pour une paresseuse....

Cette fois notre entretien fut long et animé. Bon gré mal gré, il fallut que Pervenche consentît à m'accepter comme commissionnaire et comme intendant. Nous convînmes qu'elle garderait le lit, tandis que j'irais chercher tout ce dont elle aurait besoin, et, dès le jour même, j'entrai en fonctions. Avec quel bonheur je m'acquittai de cette tâche !... Quelle joie maligne et délicieuse, lorsque je lui faisais payer à la moitié de leur valeur les choses nécessaires à sa santé, et souvent même des fruits, des fleurs, des friandises que la pauvre malade n'eût certes pas osé me demander !...

La première fois qu'elle m'appela son ami, je crus que j'allais devenir fou !...

Oh ! oui, j'étais son ami ! j'en prends à témoin mes angoisses, qui croissaient aussi rapidement que le mal terrible dont elle était dévorée !...

(La suite au prochain numéro).

Une grande compagnie anglaise va entreprendre la culture du coton dans l'île de Sardaigne, car il faut malheureusement avouer que pour une cause ou l'autre, la production de ce précieux textile ne s'est point acclimatée en Algérie aussi bien qu'on l'espérait.

Dans les Indes, au contraire, les résultats sont magnifiques et l'on cite des fortunes prodigieuses dues à la culture du coton. On parle d'un Hindou qui, en trois ans, aurait gagné 65 millions. C'est Bombay qui est le centre de cette culture et de ce commerce.

On cite un exemple inouï de guérison opérée par la Revalesscière :

Un soldat français qui avait eu l'oreille emportée par un coup de sabre à la bataille de Magenta, a vu, après avoir fait usage pendant quelques semaines de ce médicament, recroître non-seulement son oreille, mais encore l'anneau qu'elle portait.

Une bonne femme qui venait de perdre son mari disait toute éplorée :

— Après quarante ans de mariage, me laisser seule, toute seule ! quand nous commencions à nous entendre !...

Pour la rédaction : L. MONNET.